

LES RELIGIONS

LE CHRISTIANISME

HISTOIRE

- Les débuts de l'Eglise :

Jérusalem resta le centre du mouvement chrétien jusqu'à la destruction de la ville par l'armée romaine en 70 ap. JC. Le christianisme rayonna à partir de ce centre, d'abord dans le pays, gagnant les autres villes de Palestine, puis au-delà. Les apôtres portèrent leur message essentiellement aux adeptes du judaïsme, auxquels ils présentèrent le christianisme comme nouveau, non pas dans le sens d'une religion nouvelle venue d'ailleurs, mais comme un mouvement qui perpétue et accomplit la promesse de Dieu faite à Abraham, Isaac et Jacob. Dès le début, le christianisme entretint avec le judaïsme une relation d'unité de continuité et d'accomplissement (Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir, dit Jésus lorsqu'il est interrogé à propos de la Loi juive), d'antithèse et d'affirmation. La conversion forcée des juifs au Moyen Age et la longue histoire de l'antisémitisme (bien qu'il ait été condamné par les chefs de différentes Eglises) prouvent que l'antithèse prit vite le dessus sur l'affirmation. En revanche, il n'y eut jamais de véritable rupture de continuité entre judaïsme et christianisme. La présence d'un nombre important d'éléments liés au judaïsme dans la Bible rappelle aux chrétiens, si besoin était, que celui qu'ils vénèrent comme leur Seigneur était juif lui-même en tant qu'homme, et que le Nouveau Testament n'est pas indépendant de l'Ancien Testament auquel il fut annexé.

Le christianisme commença à s'éloigner de ses racines juives vers la fin du II^e siècle. En effet, un changement notable se produisit alors : Les chrétiens d'origine non-juive, appelés les Gentils, dépassèrent en nombre les juifs convertis au christianisme. Ce phénomène vint principalement de l'action de saint Paul. Né juif et profondément engagé dans le judaïsme, il se convertit au christianisme et se perçut comme l'instrument désigné par Dieu pour porter la parole du Christ aux Gentils, c'est-à-dire aux païens. C'est lui qui formula, dans ses Epîtres adressées aux premières Eglises chrétiennes, les idées et les termes qui constituèrent par la suite l'essentiel de la doctrine chrétienne. Saint Paul est considéré, à juste titre, comme le premier théologien chrétien. Bon nombre de théologiens après lui se fondèrent sur ses Epîtres, consignées depuis lors dans le Nouveau Testament, pour élaborer leurs idées et concepts.

Les Epîtres de saint Paul et d'autres sources datant des deux premiers siècles nous révèlent certaines informations relatives à l'organisation des premières Eglises. Les Epîtres à Timothée et à Tite attribuées à Paul (à tort, selon les exégètes) attestent des débuts d'une organisation fondée sur une transmission de pouvoirs, par ordination, des premiers apôtres (y compris Paul lui-même) à des évêques. Les termes d'évêque, de prêtre et de diacre apparaissent dans les documents de l'époque comme interchangeables et laissent à penser qu'il n'y eut pas, au départ, de distinction entre ces différents ordres. Ce n'est qu'à partir du III^e siècle que s'affirma l'autorité des évêques, considérés comme les dignes successeurs des apôtres, à condition de vivre et d'enseigner selon l'éthique de ceux-ci et en conformité avec leurs enseignements contenus dans le Nouveau Testament et dans la profession de foi transmise par les Eglises apostoliques.

- Les persécutions :

Toutefois, le christianisme dut d'abord déterminer clairement sa relation à l'ordre politique établi. Qualifiée de secte juive, l'Eglise chrétienne primitive partagea le statut réservé au judaïsme au sein de l'Empire romain. Toutefois, avant même la mort de l'empereur Néron en 68, elle était déjà

considérée comme l'ennemi à abattre. Les charges retenues contre ses membres ne furent pas toujours les mêmes et se traduisirent souvent par des oppositions et des persécutions localisées. La loyauté des chrétiens au seigneur Dieu Jésus-Christ était toutefois à leurs propres yeux incompatible avec le culte de l'empereur romain considéré comme un dieu. Les empereurs les plus attachés aux réformes et à l'unité de l'Empire, tels que Trajan et Marc Aurèle, furent aussi les plus farouches persécuteurs des chrétiens qui constituaient, à leurs yeux, une sérieuse menace pour la réalisation de leurs projets. L'histoire des religions, en particulier celle de l'islam, abonde en exemples qui montrent comment l'opposition finit par servir la cause qu'elle voulait abattre. Selon Tertullien, un des pères de l'Eglise, le sang des martyrs devient la semence de l'Eglise. Au début du IV^e siècle, le christianisme s'était tellement développé et consolidé qu'il devint urgent soit de l'éliminer, soit de l'accepter une fois pour toutes. L'empereur Dioclétien tenta vainement de le détruire. L'empereur Constantin le reconnut et fonda ainsi un empire chrétien.

- La reconnaissance officielle :

La conversion de Constantin procura à l'Eglise une place de choix dans la société, où il devint désormais plus honorable d'être chrétien que de ne pas l'être. Toutefois, les préceptes éthiques chrétiens s'en ressentirent et l'on crut nécessaire, pour préserver l'intégrité des impératifs moraux du Christ, de se retirer du monde (et de l'Eglise implantée dans le monde, qui avait fini par être du monde) pour suivre pleinement la discipline chrétienne, et mener une vie de moine chrétien. Après sa naissance dans le désert égyptien, où se retira l'ermite saint Antoine, le monachisme chrétien apparut comme substitut du martyre et attente de l'imminente fin des temps. Il s'étendit à de nombreuses régions de l'Empire chrétien pendant le IV^e siècle et le V^e siècle. Des moines chrétiens s'adonnèrent à la prière, à l'ascétisme et au service non seulement dans les régions grecques et latines de l'Empire mais bien au-delà de ses frontières orientales, au cœur même de l'Asie. Ils constituèrent, à l'époque byzantine puis à l'époque médiévale, la force dynamique la plus puissante et la seule apte à christianiser les non-croyants, à insuffler un renouveau dans le culte, dans la prédication et, malgré leur anti-intellectualisme farouche, dans la théologie et l'érudition. La plupart des chrétiens d'aujourd'hui doivent leur religion à l'activité des moines.

- Les Conciles :

° Présentation :

Les Conciles œcuméniques sont des rassemblement de tous les évêques de l'Eglise à l'initiative du pape, dans le but d'une explication de la Révélation chrétienne et d'une élaboration théologique collégiale de la foi chrétienne.

Ces conciles sont qualifiés d'œcuméniques car ils sont universels. Un concile réunit tous les évêques du monde entier, il représente la plus haute autorité de l'Eglise. Le pape doit convoquer le concile, le présider lui-même ou le faire présider par un de ses légats. Il peut le transférer, le suspendre ou le dissoudre. Il doit également en approuver les décrets. Ceux-ci n'ont de valeur obligatoire que s'ils sont approuvés par le pape, confirmés par lui et promulgués sur son ordre. Les actes du concile revêtent un caractère d'infailibilité s'ils concernent la définition d'une vérité de foi. Le pape choisit les sujets de discussion du concile, toutefois les évêques peuvent en proposer d'autres avec son approbation. Cette nécessaire unité de vue n'est un obstacle, ni à l'initiative ni à l'innovation théologiques. Cependant, dans l'histoire, de nombreux conciles connurent de fortes tensions, tant religieuses que politiques.

L'Eglise catholique reconnaît vingt et un conciles œcuméniques. L'Eglise orthodoxe ne retient que les huit premiers conciles antérieurs à la séparation de l'Eglise d'Orient et d'Occident en 1054, les Eglises protestantes et l'Eglise anglicane ne reconnaissent que les quatre premiers conciles.

Les huit premiers conciles se tinrent en Orient. Ils furent convoqués par l'empereur avec l'accord ou à la demande du pape. S'ils ne se tinrent pas tous en présence du pape ou de ses légats, ils furent néanmoins signés en priorité par ceux-ci.

Les quatre premiers conciles de l'Eglise chrétienne sont reçus également par les catholiques, les

orthodoxes, les protestants et les anglicans. Ils constituent le fondement de la foi chrétienne.

Voici la liste de l'ensemble des conciles :

° **Le Concile de Nicée I (325) aujourd'hui Ilznik en Turquie :**

Si l'on parle parfois de concile de Jérusalem comme premier concile de l'histoire chrétienne pour désigner le rassemblement des apôtres et des anciens autour de Pierre et Jacques pour déterminer le rapport du christianisme naissant au judaïsme et à ses prescriptions, le premier concile au sens propre du terme fut le concile de Nicée I convoqué après la reconnaissance de l'Eglise par Constantin. Contre Arius, il définit la divinité du Christ. Il établit le symbole de foi (credo) dit symbole de Nicée, et en particulier la consubstantialité du Père et du Fils : le Fils est de même nature que le Père, il est Dieu lui-même.

Ce premier concile œcuménique fut convoqué par Constantin 1^{er}, empereur de Rome, pour régler le conflit arien sur l'identité de nature de Jésus-Christ. Sur les 1800 évêques de l'Empire romain, 318 participèrent au concile. Le symbole de Nicée qui définit le Fils comme consubstantiel au Père, fut adopté comme représentant la position officielle de l'Eglise sur la divinité du Christ. Le concile fixa aussi la célébration de Pâques au dimanche qui suit la Pâque juive et conféra à l'évêque d'Alexandrie une autorité sur l'Orient semblable à l'autorité quasi patriarcale de Rome mais qui n'était pas, comme il l'a parfois été prétendu, égale à celle du pape. Telle fut l'origine des patriarchats qui apparurent dans l'Eglise.

° **Le concile de Constantinople I (381) :**

Il vit l'établissement du symbole de Nicée-Constantinople et opéra la définition de la consubstantialité de l'Esprit saint avec le Père : l'Esprit saint est Dieu lui-même. Aucun évêque latin n'y fut convoqué ni présent. Il fut convoqué par Théodose 1^{er}, empereur romain. Les cent cinquante évêques présents au concile condamnèrent comme hérétiques plusieurs sectes religieuses, notamment les ariens et les manichéens, réaffirmèrent les résolutions adoptées au concile Nicée I, définirent le Saint-Esprit comme étant consubstantiel au Père et au Fils dans la divine Trinité et proclamèrent que l'évêque de Constantinople venait en second après l'évêque de Rome dans l'ordre des préséances.

° **Le concile d'Ephèse (431) :**

Il proclama Marie mère de Dieu du fait de l'unicité de la personne de Jésus-Christ. Le symbole d'Ephèse fut rédigé en 433.

° **Le concile de Chalcédoine (451) :**

Il vit la reconnaissance d'une double nature dans la personne du Christ : Nature humaine et nature divine. Le concile condamna Eutychès comme hérétique, il prônait le monophysisme et ne reconnaissait que la nature divine du Christ. Selon lui, la nature humaine s'était fondue dans la nature divine, d'où le nom de monophysisme

° **Le concile de Constantinople II (553) :**

Il réaffirma une double nature dans l'unique personne du Christ: le Christ est à la fois homme et Dieu.

Il fut convoqué par l'empereur byzantin Justinien 1^{er} pour étudier les Trois Chapitres, nom donné à trois ouvrages de théologiens grecs, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas d'Edesse. Ces écrits avaient été approuvés par le concile œcuménique Chalcédoine. Le concile de 553 condamna les Trois Chapitres et jeta l'anathème sur leurs auteurs.

° **Le concile de Constantinople III (680-681) :**

Il affirma la double volonté dans la personne du Christ : le Christ possède une volonté divine et une volonté humaine.

Il se réunit à la demande de Constantin IV, empereur byzantin, pour condamner le monothélisme, une doctrine qui prétendait que Jésus-Christ n'avait qu'une seule volonté, la volonté divine, même s'il avait deux natures (humaine et divine).

° **Le concile Constantinople IV (691) :**

Il fut convoqué par Justinien II, empereur byzantin, pour imposer à l'Eglise un code législatif. Ce code fit partie ensuite du droit canon de l'Eglise orthodoxe, mais fut rejeté par l'Eglise en Occident. Ce concile de 691 était considéré en Orient comme une suite aux conciles œcuméniques précédents (le cinquième et le sixième).

° **Le concile Constantinople V (754) :**

Il fut réuni par Constantin V, empereur byzantin, pour résoudre la querelle des iconoclastes. Le concile condamna le culte des images, mais cette position fut rejetée par le concile œcuménique de Nicée II, et le concile de 754 ne fut pas reconnu en Occident.

° **Le concile de Nicée II (787) :**

Il eut lieu lors de la crise iconoclaste et condamna l'iconoclasme pour hérésie.

La crise iconoclaste suscita pendant plus d'un siècle (726-843) des vagues successives de violence et de persécutions au sein de l'Eglise byzantine. Elle opposait deux conceptions théologiques à propos des images du Christ. Selon les iconoclastes (en grec, ceux qui brisent les images, c'est-à-dire les icônes du Christ, de la Vierge et des saints), les images étaient nécessairement hérétiques puisqu'elles séparaient ou confondaient les deux natures humaine et divine du Sauveur. Selon les iconodules, les icônes étaient des signes visibles de la sanctification de la matière rendue possible par l'incarnation du Christ.

Il fut le septième concile œcuménique. Convoqué par Irène, impératrice d'Orient, il attira 350 évêques, byzantins pour la plupart. Malgré les virulentes objections des iconoclastes, le concile reconnut le bien-fondé de la vénération des images et ordonna leur rétablissement dans toutes les églises de l'Empire romain.

° **Le concile de Constantinople IV (869-870) :**

Il marqua la division entre l'Eglise de Rome et celle de Constantinople. Il déclara la déposition du pape dans une querelle au sujet de l'élection du patriarche de Constantinople, Photius. Il condamna toute addition au symbole de Nicée et par là-même la mention du Filioque. L'Esprit saint procède seulement du Père et non du Fils.

° **Le concile Constantinople VI (869-870) :**

Considéré comme le quatrième concile de Constantinople par l'Eglise d'Occident et reconnu comme le huitième concile œcuménique, il fut réuni par l'empereur byzantin Basile 1^{er} pour confirmer la déposition de Photios, patriarche de Constantinople. Photios, qui était le principal instigateur du schisme du IX^e siècle entre les Eglises d'Orient et d'Occident, fut déposé de manière formelle. Ce concile de 869-870 ne fut pas reconnu par l'Eglise d'Orient.

° **Le concile Constantinople VII (879) :**

Reconnu en Orient comme le huitième concile œcuménique de l'Eglise, il fut réuni par Photios, qui avait été rétabli comme patriarche de Constantinople l'année précédente. Ce concile, qui répudia celui de 869-870, ne fut pas reconnu par l'Eglise d'Occident.

° **Le concile de Latran I (1123) :**

Il s'efforça de lutter contre la simonie (trafic des fonctions ecclésiastiques et des actes du culte), contre le nicolaïsme (mariage et concubinage des prêtres), contre l'inféodation (aliénation de biens d'Eglise à une autorité) et contre l'investiture laïque (nomination des évêques et des abbés par les rois).

° **Le concile de Latran II (1139) :**

Il lutta à nouveau contre le nicolaïsme.

° **Le concile de Latran III (1179) :**

Il vit la condamnation des cathares. Les cathares étaient des descendants d'une ancienne tradition dualiste. Selon eux, deux puissances ou principes se livrent une lutte implacable dans le monde, d'un côté, le bien d'où procède tout ce qui est lumière et esprit, de l'autre, le mal d'où vient tout ce qui est matière. Pour se libérer du mal, il faut se libérer du monde, en particulier du corps. Le concile de Latran III mena également une réflexion sur le mode d'élection des papes.

° **Le concile de Latran IV (1215) :**

Il prolongea la lutte contre les hérésies, notamment contre les cathares. Il mit également au point une discipline des sacrements.

° **Le concile de Lyon I (1245) :**

Il effectua la déposition de l'empereur Frédéric II. Ce concile s'inscrivit dans la lutte entre la papauté et le Saint Empire romain germanique. Avec l'empereur germanique Frédéric II, le pape eut à se mesurer à un adversaire redoutable par son intelligence et son cynisme. Après le concile, les empereurs abandonnèrent la prétention au caractère sacré qu'Othon et ses successeurs, fascinés par Charlemagne, avaient constamment ambitionné de se voir reconnaître. Le concile demanda également que soit défendue la Terre sainte.

° **Le concile de Lyon II (1274) :**

Il fut un concile d'union entre l'Eglise catholique latine et l'Eglise grecque.

° **Le concile de Vienne (1311-1312) :**

Il vit la suppression de l'ordre des Templiers, opéra la réforme des ordres mendiants et procéda à la condamnation des spirituels franciscains.

° **Le concile Constantinople VIII (1341) :**

Le dernier concile ayant siégé à Constantinople fut reconnu en Orient comme le neuvième concile. Il fut réuni pour régler le problème des hésychastes, une secte mystique de moines vivant sur le mont Athos. Le concile condamna le moine et théologien byzantin Barlaam comme hérétique à cause de son opposition à la secte.

° **Le concile de Constance (1414-1418) :**

Il mit fin au schisme d'Occident et déposa le pape Grégoire XII et l'antipape Jean XXIII. Ce concile déclara avoir pleine autorité pour vivre sans le pape. Il professa qu'il tenait cette autorité du Christ et qu'il disposait d'une juridiction universelle, y compris sur le pape en matière de foi.

° **Le concile de Bâle-Ferrare-Florence (entre 1431 et 1445) :**

Il proclama que le concile est au-dessus du pape et travailla à l'union avec les Eglises d'Orient.

° Le concile de Latran V (de 1512 à 1517) :

Il procéda à la condamnation des thèses conciliaristes. Le pape fut reconnu comme l'autorité première dans l'Eglise. Un concordat fut signé avec François 1^{er}.

° Le concile de Trente (entre 1545 et 1563) :

Il fut le concile de la réforme catholique, dite Contre-Réforme, par opposition à la Réforme protestante. Il dura vingt-deux ans et fut divisé en trois périodes.

La première dura quinze ans. Elle étudia essentiellement des questions théologiques. Parmi les nombreux décrets, nous retenons un décret sur le péché originel, un décret sur la justification, un décret sur les sacrements. Le concile fut transféré à Bologne pour échapper à l'influence trop pressante de Charles Quint.

La deuxième session dura un an. Elle rédigea deux décrets, un décret sur l'eucharistie et une doctrine sur la pénitence et l'extrême onction. Le concile s'interrompit au moment de la paix d'Augsbourg (1555). Cette paix mit fin à la lutte entre l'empereur d'Allemagne et les princes protestants.

La troisième période dura un an. Elle réfléchit essentiellement à la question des sacrements. Nous retenons une doctrine sur la messe, une doctrine du sacrement de mariage, un décret sur la vénération des saints.

° Le concile de Vatican I (1869-1870) :

Il procéda à l'adaptation de la législation ecclésiastique datant du concile de Trente. Il réfléchit au lien entre raison et foi et condamna le rationalisme tout comme le fidéisme. Il s'efforça également de lutter contre la modernité. Il proclama le dogme de l'infaillibilité pontificale dans la constitution conciliaire du 18 juillet 1870. Les évêques opposants à cette constitution, avaient quitté Rome pour ne pas la voter. La guerre franco-allemande de 1870 arrêta le concile.

° Le concile de Vatican II (entre 1962 et 1965) :

Il fut le concile du renouveau de l'Eglise catholique. Il dura trois ans et se divisa en quatre sessions. Le pape Jean XXIII l'ouvrit en octobre 1962.

La première session fut un temps de travail qui se termina avec la mort de Jean XXIII en 1963.

La deuxième session se tint fin 1963. Elle rédigea le décret sur la liturgie.

La troisième session termina la constitution dogmatique sur l'Eglise, discuta de la question de la liberté religieuse et du lien avec le judaïsme. Un décret sur l'œcuménisme fut voté à une large majorité.

La quatrième session de 1965 publia le décret sur la liberté religieuse et un décret sur les religions non chrétiennes. Selon le concile, la foi repose sur des actes intérieurs que nul ne peut contraindre. La dignité humaine fonde la liberté religieuse. Une minorité d'évêques dirigée par Mgr Lefebvre s'opposa à ce décret.

- Le christianisme oriental :

L'un des actes les plus importants de l'empereur Constantin fut sa décision, en 330, de transporter de Rome à Byzance le siège de l'empire, la Nouvelle Rome, à l'extrémité orientale de la Méditerranée. La nouvelle capitale, Constantinople (aujourd'hui Istanbul), était aussi le foyer intellectuel et religieux du christianisme oriental. Alors que le christianisme occidental devenait de plus en plus centralisé, formant une pyramide à la tête de laquelle siégeait le pape, évêque de Rome, les principaux centres de l'Orient, Constantinople, Jérusalem, Antioche et Alexandrie, se développèrent de façon autonome. L'empereur occupa à Constantinople une place prépondérante dans la vie de l'Eglise. C'est lui, par exemple, qui convoqua et présida les grands conciles, organes suprêmes de législation ecclésiastique en matière de foi et de morale. Cette relation spéciale entre l'Eglise et l'Etat, qualifiée souvent, et de façon simpliste, de césaro-papisme, favorisa le développement d'une culture chrétienne dans laquelle (comme l'atteste la basilique Sainte-Sophie

élevée à Constantinople par l'empereur Justinien en 538) les réalisations les plus nobles de la société tout entière témoignent du mariage heureux du christianisme avec l'Antiquité classique.

Dans le pire des cas, cette culture consacra l'asservissement de l'Eglise à la tyrannie de l'Etat. La crise provoquée au VIII^e siècle au sujet de l'utilisation des icônes dans les Eglises fut également un conflit de pouvoir entre l'Eglise et l'Empire. L'empereur Léon III interdit le culte des images et entra en conflit avec les moines, qui devinrent les farouches défenseurs des icônes. Plus tard, la fin de l'iconoclasme marqua un point en faveur de l'indépendance de l'Eglise.

Au cours des VII^e et VIII^e siècles, trois des quatre centres du christianisme oriental tombèrent aux mains des adeptes de la nouvelle religion qu'était l'islam. Seule Constantinople échappa à la conquête des musulmans. Assiégée à plusieurs reprises, elle fut prise par les Turcs en 1453.

L'affrontement avec les musulmans ne fut pas seulement d'ordre militaire. Les deux religions exercèrent l'une sur l'autre des influences réciproques dans les domaines spirituel, philosophique, scientifique et même théologique.

La querelle des images fut d'une importance capitale parce qu'elle menaça l'Eglise d'Orient dans son élément le plus essentiel, sa liturgie. Le christianisme oriental est depuis toujours d'abord un culte, sur lequel repose ensuite un art de vie et une croyance. Le mot orthodoxie, d'origine grecque, ainsi que son équivalent d'origine slave pravoslavie, fait référence à la manière juste de rendre grâce à Dieu qui est en définitive inséparable de la façon juste de proclamer sa foi en Dieu et de vivre selon sa volonté. L'importance accordée à cette démarche dans la liturgie et la théologie orthodoxes se traduit par ce que les observateurs occidentaux, même à l'époque médiévale, qualifièrent d'aspiration mystique, rehaussée par le puissant courant néoplatonicien. La monarchie orientale, bien que souvent hostile à ces courants de pensée philosophiques, fonda néanmoins sa pratique sur les écrits des Pères de l'Eglise et des théologiens tels que saint Basile de Césarée, représentant d'un hellénisme chrétien dans lequel sont à l'œuvre tous les éléments soulignés par les orthodoxes dans leur démarche.

Tous les traits caractéristiques du christianisme oriental, l'absence d'autorité centralisée, l'étroite relation à l'Empire, la tradition mystique et liturgique, la continuité avec la langue et la culture grecques et l'isolement imposé par l'expansion musulmane, contribuèrent aussi à l'éloigner encore davantage de l'Occident, ce qui aboutit finalement au schisme entre les Eglises d'Orient et d'Occident. Les historiens font remonter ce schisme à 1054, date à laquelle Rome et Constantinople s'excommunièrent mutuellement et qui semble plus probable que l'année 1204 donnée aussi, car elle vit la destruction de Constantinople par les armées des croisés en route pour délivrer Jérusalem des mains des musulmans. Quelle que soit sa date, la rupture entre les Eglises d'Orient et d'Occident se perpétua jusqu'à nos jours, malgré les nombreuses tentatives entreprises pour les réconcilier.

Parmi les différends opposant Constantinople à Rome figure la question de l'évangélisation des Slaves, entamée au IX^e siècle. Bien que plusieurs peuples slaves, les Polonais, les Moraves, les Tchèques, les Slovaques, les Croates et les Slovènes, se soient ralliés à l'Eglise d'Occident, la grande majorité des peuples slaves embrassèrent la foi orthodoxe et se rattachèrent à l'Eglise byzantine d'Orient. A partir de ses premières fondations à Kiev, en Ukraine, l'orthodoxie slave gagna la Russie où les caractéristiques du christianisme oriental décrites plus haut prirent rapidement racine. Le tsar de Moscou emprunta au césaro-papisme byzantin certaines de ses sanctions pour consolider son pouvoir autocratique. Le monachisme russe adopta les pratiques de dévotion et d'ascèse des monastères grecs du mont Athos. En vertu de l'importance accordée dans l'orthodoxie à l'autonomie culturelle et ethnique, le christianisme slave posséda, dès le début, une langue liturgique propre (encore appelée aujourd'hui vieux slave ou slavon), et adapta à ses besoins les formes artistiques et architecturales importées des centres de l'orthodoxie dans les territoires de langue grecque.

L'Eglise d'Orient comprend aussi certains Slaves des Balkans, les Serbes, les Monténégrins, les Bosniaques, les Macédoniens, les Bulgares, les Albanais, descendants des anciens Illyriens, et les Roumains, peuple roman. Durant les longs siècles de domination ottomane dans les Balkans, certaines de ces populations chrétiennes furent forcées de se convertir à l'islam, comme par exemple chez les Bosniaques, les Bulgares ou les Albanais.

- Le christianisme occidental :

Bien que le christianisme oriental soit, à maints égards, l'héritier direct de l'Eglise primitive, le christianisme connut un essor particulièrement dynamique dans la partie occidentale de l'Empire romain. Parmi les causes de ce développement, il convient d'en distinguer deux qui sont étroitement liées :

L'importance croissante de la papauté et la migration des peuples germaniques.

Lorsque la capitale de l'Empire fut transférée à Constantinople, la seule autorité qui resta à Rome fut celle de l'évêque. La vieille ville, évangélisée par les apôtres Pierre et Paul, servit d'arbitre à l'orthodoxie toutes les fois que les autres centres, y compris Constantinople, furent menacés par des schismes ou des hérésies. Rome était la capitale de l'Eglise d'Occident lorsque l'Europe fut en proie aux attaques des peuples qui déferlèrent sur le continent par vagues successives, qu'on appela les invasions barbares. La conversion de ces envahisseurs à la foi catholique chrétienne, illustrée par la conversion de Clovis, roi des Francs, impliquait leur incorporation dans l'institution présidée par l'évêque de Rome. Le déclin de la puissance politique de Constantinople dans ses provinces occidentales aboutit à la création de plusieurs royaumes germaniques séparés. C'est finalement en l'an 800 que se forma un Empire romain occidental indépendant, à la tête duquel Charlemagne fut couronné empereur par le pape Léon III.

Le christianisme médiéval en Occident, contrairement à son homologue en Orient, constitua une seule entité, ou du moins s'efforça de n'en constituer qu'une seule. Lorsqu'un peuple devenait chrétien en Occident, il apprenait le latin et perdait souvent de ce fait sa propre langue (comme ce fut le cas en France et en Espagne). La langue de l'ancienne Rome devint ainsi la langue liturgique, littéraire et savante de l'Europe occidentale. Archevêques et abbés, qui exerçaient une influence considérable dans leur propre région, dépendaient toutefois du pape, bien que ce dernier n'ait pas toujours eu les moyens de faire respecter son autorité. L'Occident des premiers siècles du Moyen Age vit naître diverses controverses théologiques, mais celles-ci furent sans commune mesure avec celles qui fleurirent en Orient. La théologie occidentale ne put rivaliser avant l'an 1000 avec la sophistication philosophique de la théologie orientale. L'influence de saint Augustin continua de s'exercer sur la théologie latine.

L'image de la coopération entre l'Eglise et l'Etat que représenta le couronnement de Charlemagne par le pape ne doit pas laisser à penser qu'il n'y eut pas, au Moyen Age, de conflit entre les deux instances. Bien au contraire, les deux pouvoirs ne cessèrent de s'affronter sur la délimitation exacte de leurs sphères d'influence respectives. La cause majeure de ces querelles concerna le droit du suzerain de nommer les évêques et les abbés (l'investiture par l'autorité laïque), qui opposa le pape Grégoire VII à l'empereur d'Occident Henri IV en 1075. Le pape frappa l'empereur d'excommunication et ce dernier refusa de reconnaître la papauté. Le conflit s'apaisa momentanément lorsque Henri sollicita son pardon du pape à Canossa en 1077, mais les tensions demeurèrent. Une lutte similaire opposa le pape Innocent III au roi d'Angleterre Jean sans Terre, qu'il excommunia en 1209, et se termina quatre ans plus tard par la soumission du roi au pape. La cause de tous ces conflits provint du rôle complexe de l'Eglise dans la société féodale. Les évêques et les abbés administraient de vastes terres et d'importantes richesses et constituaient par là même une force économique et politique majeure, que le roi devait pouvoir contrôler pour asseoir son autorité sur la noblesse séculière. La papauté, quant à elle, ne pouvait se permettre de tolérer qu'une Eglise nationale tombe sous la coupe d'un régime politique.

L'Eglise et l'Etat combattirent cependant côte à côte face à un ennemi commun durant les croisades. La conquête de Jérusalem par les musulmans signifiait que les lieux saints associés à la vie de Jésus seraient désormais sous le contrôle d'une puissance non-chrétienne, et bien que les rumeurs faisant état des obstructions rencontrées par les pèlerins dans l'exercice de leur culte aient été le plus souvent exagérées, on s'accorda à croire que Dieu voulait que les armées chrétiennes libèrent la Terre sainte. La première croisade, organisée en 1095, parvint à établir un royaume latin à Jérusalem et à y nommer un patriarche. Cependant, la ville passa à nouveau sous contrôle musulman un siècle plus tard, et le dernier bastion chrétien en Terre sainte tomba au bout de deux cents ans. A cet égard, les croisades furent un échec, voire une véritable catastrophe pour certaines d'entre elles (telle que la quatrième croisade de 1202 - 1204, mentionnée plus haut). En effet, elles ne réussirent ni à restaurer le christianisme à Jérusalem, ni à opérer l'unification politique ou ecclésiastique de l'Occident.

La période des croisades fut toutefois au sein de l'Eglise médiévale celle du développement de la théologie et de la philosophie scolastiques. Les théologiens latins, s'appuyant une fois de plus sur la pensée de saint Augustin, étudièrent la relation entre la connaissance de Dieu acquise intuitivement par la raison humaine et la connaissance de Dieu communiquée par la révélation. Saint Anselme adopta la devise suivante: "Je crois pour espérer comprendre", et élaborait une preuve de l'existence de Dieu fondée sur la structure de la pensée humaine (la preuve ontologique). A la même époque, Pierre Abélard examina les contradictions entre les différents courants de la tradition doctrinale de l'Eglise dans le but de développer des méthodes visant à les harmoniser. Ces deux tâches occupèrent l'essentiel de la pensée du XII^e siècle et du XIII^e siècle jusqu'à ce que la découverte des œuvres perdues d'Aristote révélât une série de définitions et de distinctions qui parurent applicables à la fois à la philosophie et à la théologie. La philosophie théologique de saint Thomas d'Aquin chercha ainsi à rendre justice à la connaissance naturelle de Dieu, tout en exaltant sa connaissance révélée par les Evangiles. Elle tenta principalement d'intégrer les diverses parties de la tradition dans un tout unifié. Saint Thomas d'Aquin et plusieurs de ses contemporains, tel le théologien franciscain saint Bonaventure, furent les dignes représentants de l'idéal intellectuel du christianisme médiéval.

A la mort de saint Thomas d'Aquin, les dissensions commencèrent à se manifester au sein de l'Eglise d'Occident. En 1309, la papauté fut Rome et s'établit en Avignon, où elle demeura jusqu'en 1377. Cette période, appelée la "captivité de Babylone de l'Eglise", fut suivie par le Grand Schisme d'Occident, durant lequel la papauté devint bicéphale, voire à certains moments tricéphale. Cette question ne fut résolue qu'en 1417, avec l'élection d'un pape unique. Cependant, la papauté ne parvint plus à recouvrer son autorité perdue et réussit difficilement à se faire à nouveau respecter.

- La période moderne :

Dès la Renaissance et sous la Réforme, et bien plus encore au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, le christianisme dut se définir et se défendre contre les affirmations de la science moderne et de la philosophie. Ce problème se posa à toutes les Eglises, quoique de façon différente. La condamnation de Galilée, accusé d'hérésie, par le tribunal de l'Inquisition trouva son pendant chez les protestants dans les controverses relatives aux implications de la théorie de l'évolution dans la lecture du récit biblique de la Création. Le christianisme se trouva ainsi souvent sur la défensive face à d'autres mouvements modernes. Ainsi, la méthode critique adoptée depuis le XVII^e siècle pour l'étude historique de la Bible fut-elle accusée d'ébranler l'autorité des Ecritures, et le rationalisme du siècle des Lumières fut-il rejeté comme source d'indifférence religieuse et d'anticléricalisme. Dans cette optique, la démocratie peut elle-même faire l'objet d'une condamnation parce qu'elle est fondée sur la capacité de l'homme à prendre en main son destin. La sécularisation croissante de la société prive l'Eglise du rôle éminent qu'elle occupe dans divers domaines de la vie, en particulier dans l'éducation, qu'elle avait toujours entièrement contrôlée.

La cause et le résultat de cette situation sont à rechercher dans la définition de la relation du christianisme au pouvoir établi. La tolérance manifestée par l'Eglise à l'égard des confessions minoritaires et sa séparation progressive avec l'Etat marquèrent réellement le début de la transformation d'un système qui était resté sensiblement le même depuis la conversion de Constantin.

Face aux changements survenus dans la situation des Eglises au cours de la période moderne, un engouement nouveau se fit jour pour la théologie. Des théologiens protestants comme Jonathan Edwards et Friedrich Schleiermacher et des penseurs catholiques tels que Blaise Pascal ou John Henry Newman reprirent à leur compte les apologies traditionnelles de la foi en faisant de l'expérience religieuse le fondement même de la validation de la réalité divine. Le XIX^e siècle fut surtout le temps de l'étude de l'histoire du développement des institutions et des idées chrétiennes. Si cette recherche permit à certains théologiens d'avancer, preuves à l'appui, qu'aucune forme de doctrine ni de structure ecclésiastique ne peut se prévaloir d'être absolue et définitive, elle procura en revanche de nouveaux outils pour réinterpréter le message du christianisme. L'étude de texte des livres bibliques, considérée avec suspicion par les conservateurs, révéla de nouvelles informations sur la façon dont les différentes parties de la Bible ont été écrites et rassemblées. L'étude détaillée

de la liturgie montra que les anciennes formes n'étaient pas forcément comprises dans les temps modernes et encouragea la réforme du culte.

Le mouvement œcuménique constitua le moteur de la réunion des différentes dénominations chrétiennes, et parfois même de leur unification. Au cours du deuxième concile du Vatican, dit Vatican II, l'Eglise catholique adopta d'importantes mesures en faveur de la réconciliation avec l'Eglise d'Orient et avec les Eglises protestantes. Le concile exprima officiellement et pour la première fois une appréciation positive sur la puissance spirituelle authentique présente dans toutes les religions du monde. Le sort de la relation entre le christianisme et son parent éloigné le judaïsme mérite d'être signalé. En effet, après de longs siècles d'hostilité, voire de persécutions, les deux religions parvinrent à ce moment à un degré de compréhension mutuelle qu'elles n'avaient plus connu depuis le 1^{er} siècle.

La relation ambivalente qu'entretient le christianisme avec la culture moderne et qui apparut à travers ces divers courants est aussi à l'œuvre dans le rôle qu'il joua dans l'histoire politique et sociale. Au XIX^e siècle, les chrétiens adoptèrent sur la question de l'esclavage des vues diamétralement opposées qu'ils justifèrent, dans les deux camps, par des citations bibliques. Les différentes révolutions, de la française à la russe, furent d'inspiration antichrétienne. Les régimes marxistes du XX^e siècle ont persécuté les chrétiens pour leur foi, leurs traditions et leurs croyances, que ces régimes dénoncèrent comme réactionnaires. Cependant, la foi révolutionnaire puisa souvent aux sources chrétiennes. Mohandas Gandhi a toujours affirmé qu'il agissait dans l'esprit de Jésus-Christ, et Martin Luther King Jr., le chef du mouvement mondial en faveur des droits civiques, fut un pasteur protestant qui œuvra pour faire du Sermon sur la Montagne le fondement de son programme politique.

Dans le dernier quart du XX^e siècle, les mouvements missionnaires de l'Eglise portent le message chrétien aux confins de la terre. L'époque actuelle se caractérise par un changement au niveau des dirigeants des Eglises issues des missions. Depuis la Seconde Guerre mondiale, au sein des différentes Eglises catholiques, anglicanes et protestantes dans les pays en développement, les chrétiens occidentaux firent de plus en plus place aux chrétiens originaires du pays où ils se trouvaient. L'adaptation de coutumes locales posa des problèmes d'ordre théologique et coutumier, notamment autour de la polygamie en Afrique.